

JEAN MALRIEU DÉFENSEUR DE LA CIVILISATION DU SUD

Yves Broussard

Jean Malrieu était un poète authentique, et René Char ne me contredirait pas : en effet, si aucune page « insignifiante » n'entache son œuvre, nombreuses sont les « traces » qu'il a laissées... Empreint d'une extrême générosité il savait être attentif à tous et à chacun, connus ou inconnus. Il aimait raconter, se raconter, mais il savait aussi écouter.

Sa modestie était légendaire. Instituteur, à Marseille, il redoutait les « gens d'en haut », généralement couverts de titres universitaires, alors que la plupart le considéraient comme leur égal.

À Marseille, combien de rendez-vous importants a-t-il manqués, tout simplement pour ne pas éconduire tel jeune poète, venu à l'improviste lui soumettre un manuscrit et lui demander conseil ?

Quand il était entouré d'amis, il racontait surtout sa jeunesse, ses rencontres avec les poètes. Principalement avec les surréalistes : Breton, Péret, le couple Aragon-Triolet, qui fit publier son unique roman *Avec armes et bagages* dans la revue *Europe*, et bien d'autres.

C'est dans la revue *Action poétique* – qu'il avait créée en 1950 avec Gérard Neveu – que je lus ses poèmes pour la première fois ; et c'est en 1960, à mon retour d'Algérie, « devoir » militaire accompli, que je le rencontrais à une vente de livres, dans mon quartier. Tenant le stand d'*Action poétique*, je vis arriver devant moi quelqu'un qui ressemblait étrangement à Louis-Ferdinand Céline, sous un manteau trop grand pour lui. Ayant lu mes premiers poèmes dans la revue, il savait qui j'étais. Nous avons sympathisé et, en fin d'après midi, il me pria de le raccompagner chez lui, à pied. Cela nous permit de bien faire connaissance. Au moment de nous séparer, il me demanda de rester en contact avec lui, de passer le soir de temps en temps chez lui, rue de Friedland. C'est ce que je fis, bien sûr, avec nombre d'autres amis poètes.

Les soirées étaient toujours extraordinaires. Il lisait ses poèmes et ceux de ses amis proches ou lointains, dont Pierre Dhainaut, qu'il retrouvait chaque été dans son « Tarn natal » (les Dhainaut passaient leurs vacances à Vaour, à 10 km de Penne), mais aussi de Gaston Puel, Jean Digot, André Laude, Georges Herment, Jean-Noël Agostini, Simon Brest, Gérard Neveu et bien d'autres.

Il parlait très souvent de Tortel, de Gros, de Ballard et, bien sûr, des *Cahiers du Sud* qui publièrent son premier recueil *Préface à l'Amour* (prix Apollinaire 1954), à propos duquel André Breton lui écrivit: « Je suis jaloux de vos poèmes ». C'est dans ce recueil que l'on trouve cette affirmation : « La poésie comme la science exige un langage de rigueur; tout est austère dans l'amour, il mesure l'homme et les choses ».

Nous sortions le soir avec d'autres amis poètes : Jean-Luc Sarré, Roger Meyère,

Albert Chénier, Francis Livon, notamment. Nous allions écouter quelques chanteurs-poètes, dont Livon et Chénier, dans un bar, aujourd'hui disparu, « Chez Sam » sur le Vieux Port, là où débuta notamment Bernard Lavilliers. Que de soirées inoubliables !

Nous nous retrouvions généralement le samedi après-midi à la Librairie La Touriale, que Jean Puech venait d'ouvrir au boulevard de la Libération, ainsi qu'au Kiosque à musique, en haut de la Canebière, qu'Antoine Bourseiller avait fait aménager en espace de rencontres. Les « évènements » de Mai 68 renforcèrent encore notre attachement. Je nous revois assis en tailleur, au carrefour de la Canebière et du Boulevard Garibaldi, lors de la grande manifestation du 13 mai. Et quelques jours plus tard dans le grand amphithéâtre de la Fac des Sciences St Charles, où, à l'instigation d'Antoine Raybaud, nous étions venus soutenir les étudiants contestataires. Dans ses propos, Jean fit longuement référence aux surréalistes et notamment à Benjamin Péret. La soirée se termina dans un chahut monstre. Paradoxalement, nous fûmes « contestés » par les « révolutionnaires » que nous étions venus soutenir et que nous n'avions pas convaincus...

La disparition des *Cahiers du Sud* en 1966 l'avait profondément marqué. Accueilli, à son arrivée à Marseille, par Jean Tortel et Jean Ballard, il collabora à la revue jusqu'au dernier numéro de 1966. De leur « disparition », il parlait toujours avec tristesse, comme d'un vide immense. C'est alors, s'étant écarté d'*Action Poétique*, puis de *Manteia*, revue créée par Jean Todrani où il ne collabora qu'au premier numéro, qu'il envisagea la création d'une revue de poésie. Uniquement de poésie. N'oublions pas que nous étions alors sous l'influence de *Tel Quel* et autres « linguistes ».

Un jour de 1969 je reçus ce mot de Jean :

... Puech, de la Touriale, est prêt à financer quelque chose de sérieux. Je pense que nous pourrions faire un comité (direction collégiale !) à 5: Méyère, toi, moi, Sarré et Beuvain (qui a le mérite d'avoir de l'organisation et d'avoir rallié des troupes à la dérive). Dis-moi si tu acceptes d'en faire partie. Une Action poétique, si tu veux, politiquement engagée (à définir) et aussi poétiquement (il y en a marre de la fausse « terreur » des linguistes ! On s'en fout !) et à vocation solaire, car géographiquement nous sommes les fils du soleil !

Évidemment, j'acceptai.

Ainsi commença une aventure qui dura 26 ans, ponctuée par les départs et arrivées de nouveaux poètes. Mais ceci est une autre histoire, déjà racontée...

Malrieu ayant obtenu, sans difficulté, l'autorisation de Jean Ballard pour appeler « sa » revue SUD, celui-ci, pour authentifier son accord, lui confia des fragments inédits d'un manuscrit que Joë Bousquet lui avait confié et quelques unes de ses lettres. Il présenta l'ensemble dans le numéro 2 de la revue SUD en septembre 1970 : « ...j'ai ouvert à Jean Malrieu, homme d'oc et poète fidèle des *Cahiers du Sud* la mallette aux journalistes afin de les consulter et d'y prélever quelques pages. Je les lui confie pour sa revue SUD pensant que Joë Bousquet approuverait ce geste et aimerait reprendre voix en compagnie de poètes ».

Malrieu chercha le soutien de quelques « grands » du moment dont il se sentait proche. C'est ainsi qu'il prit rendez-vous avec Joseph Delteil le 2 avril 1970, et me demanda de l'accompagner. Il admirait beaucoup Delteil qu'il n'avait jamais rencontré,

mais seulement lu. Il citait toujours son « Ode à Limoux », comme poème de référence. L'accueil de Delteil fut des plus chaleureux. Ils s'en racontèrent des choses, l'après-midi durant... Mais Delteil ne disposait pas, à ce moment là, de manuscrit achevé, digne d'être publié dans la revue de Malrieu. « Ce sera pour plus tard », dit-il. Avant notre départ il nous conseilla, puisque nous devions repasser par Montpellier, d'y rencontrer Frédéric-Jacques Temple et Pierre Torreilles, poètes qu'il estimait hautement. Il téléphona même à Temple pour le prévenir mais, malheureusement, il n'était pas à son bureau. La rencontre se fit plus tard... Au moment de nous quitter, Delteil nous recommanda de nous arrêter à la Librairie Sauramps où devait être Pierre Torreilles. C'est ce que nous fîmes. Derrière un comptoir se tenait un homme de forte stature qui, lorsque nous nous présentâmes « de la part de Delteil », ferma brutalement son tiroir-caisse et nous fit entrer dans une pièce voisine. Là, Malrieu lui parla des *Cahiers du Sud*, bien sûr, mais surtout de la création de SUD en espérant avoir des textes de lui. Aussitôt dit, aussitôt fait : Torreilles confia à Malrieu des extraits de « Fulguration », pour le numéro 2 de septembre. Torreilles fit entièrement confiance à Malrieu, sans même demander à voir le numéro 1. Je tiens à le rappeler.

De retour à Marseille, Malrieu, dans une lettre du 3 avril, raconta à Pierre Dhainaut l'enchantement que lui procura cette visite à la Tuilerie de Massane, chez Delteil. « Hier j'ai vécu au Paradis... »

Ensuite, Malrieu me demanda de l'accompagner chez d'autres « grands » du moment, dont Mounin à Aix en Provence et Tortel à Avignon. Chez chacun d'eux l'accueil fut courtois, mais assez réservé. Mounin ne parla que des coquilles qu'il avait relevées dans le numéro 1 et Tortel refusa de collaborer afin de ne pas désobliger Jean Todrani et ses amis de la revue *Manteia*.

Seul Léon-Gabriel Gros, qu'il avait côtoyé des années durant aux *Cahiers du Sud*, accepta sans réserve la proposition que lui fit Malrieu d'appartenir au Comité de Rédaction de SUD. Il nous assura même qu'il en serait ainsi sa « caution morale ».

Ainsi Malrieu – « occitan d'expression française », comme il aimait se définir – avait constitué autour de lui et de son œuvre un solide bastion « sudiste » apte à résister aux pressions des « Simon de Monfort » de la littérature et de l'édition.

Un jour, Malrieu m'avait demandé aussi de le conduire à Saint-Cirq-la-Popie chez les Breton. Nous y allâmes un après-midi d'été, mais le « Pape du Surréalisme » n'étant plus de ce monde, sa veuve Elisa nous accueillit, courtoisement, certes, mais sur le pas de la porte... Malrieu en fut quelque peu dépité.

Pendant tout ce temps Jean écrivait toujours et publiait régulièrement : *Le Nom secret*, *La Vallée des Rois*, *À leur sage lumière*, *Possible imaginaire*... Tous ces recueils que Pierre Dhainaut a rassemblés, à *Sud* d'abord, en deux volumes, en 1983 et 1985, sous le titre général *Dans les terres inconnues et quotidiennes*, et maintenant au Cherche Midi sous le titre *Libre comme une maison en flammes*.

L'un de mes meilleurs souvenirs est d'avoir été, en quelque sorte, le témoin de la version définitive du recueil *Le Château cathare*. En juillet 1970, Jean-Luc Sarré et moi avons été invités par Malrieu à venir passer quelques jours à Penne. Après nous avoir longuement raconté, avec force détails, l'ascension qu'il fit, avec André Breton et Benjamin Péret, de la citadelle de Montségur quelques années plus tôt, il décida d'y

refaire un pèlerinage avec nous. Matinée merveilleuse si bien décrite dans le poème « Montségur » :

Nous avons erré tout un matin dans le château.
Commençant du côté où fleurit l'œillet violet
Dans le bois émergeant du sommeil, sur la cascade des marches des pierres.
La porte est toujours ouverte. Entre qui peut.
Seule l'archère du temple s'allume à l'équinoxe
Devant la visée du soleil.
[...]
Le ciel est bleu. La colombe y passa.
[...]
Alors l'âme devint ramier, laissant sur le roc son empreinte de feu
Où règne sur le silence la terrible nostalgie de Dieu.
(LMF, 410-411)

Ensuite nous partîmes à la recherche de Somplessac où s'étaient réfugiés quelques Parfaits après la chute de la citadelle. Les Malrieu avaient longtemps cherché ce lieu.

Tout un été, nous avons cherché Somplessac.
Il faisait chaud. La nuit, nous ne pouvions dormir...
[...]
Tout un été, nous avons cherché Somplessac.
Où Peironnelle et Giraud? Et Fulco del Trossel, Guillaume dans sa hutte de sarments,
La Comtoresse
Qui vint en passant avec un nom de fumée? [...]
(LMF, 401)

Et le Somplessac que nous trouvâmes enfin était un hameau de fermes des plus ordinaires, rangées derrière le panneau d'un « lieu-dit » quelconque.

L'intérêt constant de Malrieu pour le catharisme ne relevait pas, selon moi, de préoccupations religieuses, mais d'un soutien, à travers les siècles, à une civilisation d'hommes du Sud encore une fois écrasés par ceux du Nord. Il citait très souvent, à ce propos, cette phrase de Joë Bousquet : « Révolte de l'homme du midi qui veut être la chair de son chant ». N'oublions pas qu'avec son fils Pierre il consacra en 1969, une monographie à son village d'adoption, « Penne d'Albigeois à travers l'histoire ». Je me souviens qu'il s'intéressait aussi aux « Bogomiles », qui constituaient une secte manichéenne d'origine Bulgare. Il leur trouvait quelques liens de parenté avec les cathares. Comme eux, ils rejetaient l'autorité de l'Église.

Quand il prit sa retraite en 1975, Jean Malrieu s'installa à Bruniquel, village voisin de Penne, dans la conciergerie du Château dont il était devenu le guide occasionnel avec son fils Pierre. Château rendu célèbre par le film de Robert Enrico « Le vieux fusil ». C'est là qu'il fut piqué par une tique en avril 1976. Les médecins tardèrent à diagnostiquer la cause de son mal. Il se rendit quand même à Toulouse pour signer *Le plus pauvre héritier* que Privat venait d'éditer, dans sa collection « La Contre Horloge » avec une lithographie d'Adrien Dax.

Conduit à l'hôpital de Montauban, il y décéda à l'aube du samedi 24 avril. Je me souviens toujours de l'appel téléphonique de Hughes Labrusse, ce soir-là, m'annonçant la

terrible nouvelle, alors que ce même jour je recevais sa dernière lettre dans laquelle il me parlait, bien sûr, de ses problèmes de santé, mais aussi et surtout de ses projets immédiats, notamment pour Marseille...

Il fut enterré à Penne de Tarn, au cimetière du Ségala, le *mardi* 27 avril. Alors responsable national d'un syndicat d'architectes, j'avais reçu mandat de mes confrères pour assister à Paris à une importante réunion. Ce n'est que le samedi suivant, le premier mai, que je me rendis avec mon épouse, à Bruniquel pour y retrouver Lilette, sa femme, et son fils Pierre et me recueillir sur sa tombe.

Paradoxalement, ce samedi-là, sur la grille du Château de Bruniquel figurait encore – ce qu'André Breton aurait qualifié de « signe de ce hasard objectif » (auquel il était si attentif) – une grande étiquette avec, écrit *de la main de Malrieu* :

« Le Château sera fermé mardi ».